



Évelyne Cohen, Pascale Goetschel, Laurent Martin et Pascal Ory (dir.)

## Dix ans d'histoire culturelle

Presses de l'enssib

---

# La contrebande disciplinaire

Denis Saint-Jacques

---

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1022

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2011

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460467



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

SAINT-JACQUES, Denis. *La contrebande disciplinaire* In : *Dix ans d'histoire culturelle* [en ligne].

Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2011 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1022>>. ISBN : 9782375460467. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1022>.

---

*par Denis Saint-Jacques*

+++++

## LA CONTREBANDE DISCIPLINAIRE<sup>1</sup>

+++++

Ce n'est pas sans une certaine inquiétude que j'interviens ici, appréhendant les malentendus qu'implique inévitablement la distance culturelle. J'apparais pour la plupart d'entre vous doublement étranger. Québécois, et donc Américain, alors que vous êtes surtout Français et donc Européens, mais plus encore littéraire et par là relevant du domaine des arts et lettres, alors que vous êtes surtout historiens et donc rattachés aux sciences sociales. Dans une rencontre scientifique comme celle-ci, cette seconde distance compte lourdement ; historiens et littéraires restent, en France comme au Québec, séparés par des frontières disciplinaires assez intimidantes, même si quelques contrebandiers se risquent occasionnellement à les franchir. Ma présence ici comme intervenant résulte justement des liens que j'entretiens avec certains passeurs français que je retrouve parfois de mon côté de cette double frontière. On me permettra de les remercier de cette invitation sans les nommer publiquement de crainte d'attirer sur eux un discrédit que ce qui va suivre pourrait même renforcer. Mais j'insisterai plus sérieusement pour dire que je suis honoré de cette occasion qui m'est offerte de vous adresser la parole en compagnie d'un fort respectable contrebandier politologue, Erik Neveu, dans une assemblée qui réunit des chercheurs dont je lis et admire les travaux depuis déjà longtemps.

Car si j'ai franchi mes propres frontières disciplinaires vers les terres de l'histoire culturelle, vers son domaine officiel, celui de l'ADHC, c'est que j'y trouve le plus grand intérêt, entendez-le au sens de profit, comme en toute bonne contrebande. L'histoire culturelle française, telle qu'on la pratique actuellement, s'impose comme un domaine en pointe : je suis heureux de connaître ce qu'il en advient, je suis flatté de pouvoir y contribuer. À vrai dire, comme littéraire, j'en suis jaloux : les études littéraires, celles en particulier qui prétendent au titre d'« histoire littéraire », au Québec comme en France, se posent peu des questions qui ont renouvelé vos

---

1. Ce texte a été publié en 2002 dans le bulletin annuel de l'Association pour le développement de l'histoire culturelle.

pratiques et restent encore beaucoup trop consacrées à la béate exaltation des chefs-d'œuvre et des génies. Le progrès y a principalement consisté récemment à admirer davantage les textes que leurs auteurs, catégorie dont on peut en effet, si on veut, tout à fait se dispenser, un historien, Foucault, nous y autorisant. Toutefois, tant les pages des manuels d'histoire littéraire, français, québécois ou autres, que celles des travaux qui les alimentent en références, restent imprégnées d'un tenace brouillard d'encens qui tend à y étouffer toute réflexion scientifique un peu rigoureuse. Pour le dire simplement, l'histoire littéraire se voue, et en France peut-être même plus qu'ailleurs, à la propagande. Ne s'agit-il pas de faire aimer, de célébrer une pratique, la lecture des grands œuvres, sans le moindre contre-examen ? Quand, dans *Pour une histoire culturelle*, Antoine Prost met en garde : « *L'histoire culturelle ne doit pas être confondue avec celle des objets culturels* [littérature, peinture, sculpture, musique, théâtre, affiches, caricatures] », comme il est facile de le comprendre ; les secondes relèvent en principe du panégyrique quand ce n'est de l'apologie. Leur parti pris de croyance *a priori* les dévalue scientifiquement. On peut penser qu'un nouveau Lucien Febvre devrait se lever pour indiquer aux historiens de ces domaines le travail à faire pour sortir de cet aveuglement. L'appel est plutôt venu d'un sociologue, Pierre Bourdieu, mais l'histoire doit avoir à jouer son rôle puisque les programmes qui forment à la littérature sont largement organisés sur une base historique. Les historiens de la culture peuvent-ils laisser aller ce qui se concocte sous le nom d'histoire littéraire sans au moins s'en désolidariser clairement dans un pays que Priscilla Parkhurst Ferguson ou Pascale Casanova décrivent de façons différentes et également convaincantes comme la « nation littéraire » par excellence ? Vous comprenez ainsi que je ne prétendrai pas qu'en tant qu'historiens vous ayez beaucoup à apprendre de nos errements littéraires, plutôt beaucoup à redouter. Car le rapport au patrimoine qu'implique la formation littéraire traditionnelle en Occident, sous forme de visite commentée des monuments textuels nationaux – assortie d'occasionnelles vues cavalières sur des domaines « autres » (littératures étrangères, paralittérature, voire pratiques de création) –, contribue à former l'*habitus* historique de citoyens dont on se consterne parfois ensuite des réflexes identitaires d'exclusion. Les historiens se trouvent ainsi impliqués, quoi qu'ils veuillent, avec les littéraires sur le traitement à accorder au patrimoine et sur sa définition. En conséquence, il y a un peu plus d'un siècle, les historiens français avaient obligé l'enseignement littéraire à se réformer, suscitant et appuyant l'action de Lanson contre les résistances

de Ferdinand Brunetière ou de Pierre Lasserre. Aujourd'hui, nous n'en sommes plus là : à chacun sa discipline, à chacun sa vérité. Mais n'est-ce pas contraire aux ambitions totalisantes de l'histoire culturelle ?

## HISTOIRE DES CULTURAL STUDIES

+++++  
Voilà le genre de questionnement qui motive la révolution impétueuse et brouillonne des *Cultural Studies* : contre la culture légitime imposée par la tradition nationale, comment des intellectuels engagés peuvent-ils résister à l'exclusion des pratiques des classes et groupes sociaux dominés et assurer leur revalorisation constructive ? Tel était le souci initial des fondateurs britanniques des *Cultural Studies*, tel il survit encore chez plusieurs de leurs successeurs. Pour eux, il n'existe pas d'objets culturels qui ne soient socialement interreliés et qui n'entretiennent des rapports déterminants avec le champ politique.

Voici d'abord un bref historique du mouvement qui nous permettra de dégager quelques lignes de forces utiles. Je m'en tiendrai ici surtout à la contribution britannique, dont Erik Neveu vous entretiendra également, d'une part parce que là se réalise la fondation effective de cette nouvelle discipline sur des bases encore largement valides aujourd'hui et d'autre part parce qu'il serait trop difficile de cartographier en peu de temps la dispersion internationale actuelle d'un champ qui reste à ce jour très faiblement hiérarchisé et donc extrêmement fluide et hétérogène.

Un large consensus désigne comme textes fondateurs des *Cultural Studies* trois ouvrages : le premier, *The Uses of Literacy* de Richard Hoggart publié en 1957, traduit en français dès 1960 sous le titre *La culture du pauvre*, le deuxième, *Culture and Society. 1780-1950* de Raymond Williams publié en 1958, non traduit en français à ma connaissance, le troisième, *The Making of the English Working Class* de Edward Palmer Thompson publié en 1963, traduit en français 25 ans plus tard sous le titre *La formation de la classe ouvrière anglaise*. Ils sont tous trois déterminés par une question historique et en un sens large valent comme travaux d'histoire, même si leurs auteurs sont tous trois alors professeurs de littérature dans l'enseignement aux adultes. D'un point de vue marxiste, ils cherchent à comprendre dans le nouveau contexte de l'après-guerre la situation de la classe ouvrière en Grande-Bretagne et particulièrement ses pratiques de résistance à la culture dominante capitaliste. Si les explications viennent du passé, les objectifs sont contemporains : l'histoire fournit un éclairage nécessaire mais sur un objet présent. Cet objet, les pratiques culturelles

de la classe ouvrière et plus tard celles, hégémoniques, de la culture médiatique, un Centre for Contemporary Cultural Studies, créé en 1963 à Birmingham et dirigé par Hoggart puis par Stuart Hall, les prend en charge. On constate que le Centre revendique dès sa fondation cette appellation de *Cultural Studies* qui le distingue parmi les disciplines déjà instituées. Dès lors sa visée s'affiche sociologique : rendre compte de la vie culturelle dans ses déterminismes sociaux. Or, les sociologues qui dominent alors en Angleterre, essentiellement des fonctionnalistes parsonniens, interdisent le financement qui permettrait des recherches de terrain. L'analyse littéraire de textes continue ainsi de dominer, bouleversée et relancée par les aléas de la théorie étrangère, surtout française, néo-marxisme gramscien et althusserien, structuralisme discursif de Barthes et de Foucault, entre autres, qui suscitent débats et repositionnements. Cette problématique historique traitée d'un point de vue sociologique avec des moyens littéraires donne une bonne idée du bricolage transdisciplinaire qui enrichit et perturbe tout à la fois l'évolution des *Cultural Studies*. Il faut ajouter que les pratiques culturelles en jeu, celles des classes populaires, impliquent une attention prioritaire aux médias de masse et obligent donc la convocation des *Medias Studies* et avec elles de la théorie de la communication. Cette complexité d'approche est du reste revendiquée comme stratégie de défense contre le pouvoir conservateur des disciplines instituées.

Or, les facteurs de bouleversements ne viennent pas seulement de la méthodologie, mais de la transformation des questions elles-mêmes. D'abord focalisées sur la détermination de classe, les *Cultural Studies* subissent le choc des revendications identitaires de *gender*, d'orientation sexuelle, de race, d'âge, de nationalité, en particulier post-colonialiste, qui peuvent toutes prétendre à des cultures spécifiques qui résisteraient à la culture de masse internationale. Le marxisme originaire des *Cultural Studies* se trouve bientôt débordé par ces nouvelles interpellations. Le relativisme culturel menace et se trouve soutenu par la réflexion sur la postmodernité lancée par Lyotard et Baudrillard. Aux États-Unis en particulier, où la déconstruction inspirée par Derrida paraît aller dans le même sens, les *Cultural Studies* tendent bientôt à une désintégration centrifuge vers diverses polarités identitaires : *Afro-american studies*, *Hispanic studies*, *Women's studies*, *Queer's studies*, et *tutti quanti*. Les *Cultural Studies* y deviennent un mode d'analyse des questions identitaires où la revendication subjective relativiste postmoderne tend à dissoudre progressivement toute possibilité de contradiction fondée sur des principes de véridiction ou de hiérarchisation des points de vue.

Il serait toutefois imprudent de s'en tenir à un constat scandalisé devant des excès qui permettraient d'invalider la discipline en bloc. La tradition britannique de gauche se maintient par exemple chez Stuart Hall dans l'imaginaire construit par le XIX<sup>e</sup> siècle : un abandon du roman. Le cinéma de fiction, c'est-à-dire tout le cinéma à très peu de chose près, acquiert ensuite la position dominante dans les industries culturelles dès la fin de la Première Guerre mondiale. Il ne sera évincé plus tard que par la télévision qui, en plus de poursuivre et de développer le modèle du roman-feuilleton dans ses séries, recycle des films produits par les entreprises cinématographiques tant dans la programmation des chaînes que par le circuit de la vidéo. Toute tentative de comprendre le roman aujourd'hui comme un genre étroitement littéraire, ou même simplement du domaine de l'imprimé, se coupe des pratiques effectives de consommation de fiction dans nos sociétés contemporaines. Au-delà de la révolution cinématographique et télévisuelle du siècle dernier, le roman à venir de notre siècle se cherche sans doute dans les jeux de rôles vidéo où des joueurs peuvent collectivement s'investir en personnages de fictions dont ils peuvent de plus en plus spécifier l'ensemble des paramètres. Peut-être votre fille qui lit sagement des livres comme on lui dit de le faire à l'école est-elle en retard de cette évolution sur votre fils qui, croyez-vous, perd son temps devant l'écran ?

## CONCLUSION

+++++

Je m'arrête là-dessus et je conclus. Les *Cultural Studies* peuvent facilement provoquer le scandale par le côté très désordre d'une transdisciplinarité qui peut servir d'alibi à l'à-peu-près. Or, à proprement parler, elles prétendent peu faire de l'histoire, on peut facilement comprendre de ce point de vue la très grande réserve des historiens culturels français à son endroit. Mais comme Erik Neveu nous entraîne à le voir, un autre facteur semble jouer un rôle plus déterminant : celui par où j'ai commencé et sur lequel lui-même fonde le titre de son intervention, la distance culturelle.

Les *Cultural Studies* nous enseignent bien autre chose qu'à tenir compte des pratiques culturelles de grande consommation. En définitive, ce terrain avait déjà été pris en compte par la théorie critique de l'école de Francfort, quoique différemment. Ce qui caractérise le mieux les *Cultural Studies* à mon avis, c'est bien cette attention au caractère conflictuel de la culture, ce souci d'y mettre en évidence les contradictions qui renvoient aux identités distinctes s'affrontant pour une légitimité toujours

problématique même quand on affecte, comme c'est le cas habituel pour la culture restreinte, de la fonder sur une supériorité d'évidence.

Il me reste, je suppose, à vous faire quelques suggestions de recherches, telles que la distance culturelle me permet de les concevoir. Vous me permettrez de partir du terrain que je connais le mieux, la littérature. Supposons que, comme le propose Priscilla Parkhurst Ferguson, la France soit « une nation littéraire » et Paris, comme l'on peut en croire Pascale Casanova, la capitale de la littérature mondiale, comment entendre alors la lamentation réitérée chez Sainte-Beuve, Maurras ou Finkielkraut que cette culture est débordée par celle du plus grand nombre ? Pour un historien, il s'agirait d'étudier par exemple si les classes populaires françaises se livrent à des pratiques plus ou moins littéraires qu'ailleurs. Peut-être découvrirait-on que la littérature telle qu'on l'a enseignée durant ces deux derniers siècles a contribué à la division et à la domination de classes en France comme ailleurs, et que Flaubert ou Proust y ont servi d'instruments d'oppression, comme ailleurs Shakespeare, Goethe ou Dante ? Comment aurait-il pu en être autrement ? Peut-être cependant ces armes se sont-elles aujourd'hui émoussées ?

Je vous propose enfin un dernier chantier, ou plutôt je laisse Eric Hobsbawm, historien certes plus autorisé que moi, vous en proposer un :

*« On ne peut nier que les véritables révolutions artistiques au xx<sup>e</sup> siècle sont le fait non des avant-gardes de la modernité, mais se sont produites hors des domaines normalement reconnus comme relevant de l'art. C'est la logique combinée de la technologie et du marché de masse, donc de la démocratisation de la consommation esthétique, qui les a réalisées. Avant tout par le cinéma, enfant de la photographie et art central du xx<sup>e</sup> s. »<sup>2</sup>*

Une telle proposition a un ton joyeusement polémique propre à allumer le feu chez les historiens de l'art au xx<sup>e</sup> siècle, car elle prend la culture pour un ensemble conflictuel où on peut se risquer à penser que le domaine dit restreint concerne en effet de moins en moins d'acteurs. L'histoire culturelle, si elle se fait sérieusement, ne peut s'appliquer uniquement à démontrer le contraire, sinon elle affiche un parti pris peu scientifique. Ma situation de contrebandier m'autorise-t-elle à m'en inquiéter ?

---

2. Eric J. Hobsbawm, *Behind the Times. The Decline and Fall of the Twentieth-Century Avant-Gardes*, New York, Thames and Hudson, 1999, ("Walter Neurath Memorial Lecture 1998"), p. 30.